

Port- folio

Extraits de textes
Photographies

Karel Ziehli
Mai 2022

La fille à la bicyclette rouge – Extrait (2022)

La fille à la bicyclette rouge je la vois tous les matins depuis la fenêtre de ma cuisine.

Tous les matins à 8 heure quand le café commence à monter, parfois déjà la tasse à la main.

Une vieille bicyclette, une des années 50 on dirait.

Elle me fait penser à ces photos de ma mère, jeune ado de la génération allemande post-68, cheveux raides, jeans bleu large aux chevilles – pattes d’eph –, veste de sport en coton. Rouge aux bandes blanches. Elle ne porte pas de casque.

Elle a le visage dur, brusque dans sa démarche, épaules solides.

Elle met son sac à dos en cuir noir dans le panier accroché au guidon, son sac à dos rempli, proche de la rupture, et part en trombe, comme si chaque matin elle était en retard.

Le samedi, le dimanche aussi.

Le soir, elle revient à 18h. T-shirt blanc fourré dans le jeans. La jaquette dans le panier. Le vélo qu’elle range soigneusement au milieu de tous les autres deux-roues laissés là comme abandonnés sur le côté du passage. Passage entre blocs d’habitation.

Elle me fait penser à ma mère, c’est peut-être pour ça que je la vois. Elle parmi les autres passant.exs.

Un jour j'irai lui parler, j'irai lui dire qu'elle me fait penser à une personne des années 70, qu'elle doit être en quelque sorte une personne sortie des années 70, qu'il ne peut pas en être autrement. Que je la vois toujours de ma cuisine et que ça me donne de l'espoir. En fait tout n'est peut-être pas foutu. Peut-être que tout n'est pas foutu. Peut-être qu'elle réactivera mai 68 et qu'on cassera tout, toutes ces banques, tous ces restos chics, toutes ces voitures qui nous tuent.

Elle sera rentrée de sa journée, à 18h. Elle paraîtra fatiguée. Ses mains seront sèches, je le verrai à ses petites crevasses entre les doigts. Elle m'écouterà, sans rien dire d'abord, comme si elle savait que ça devait se produire. Comme si on se connaissait. Elle sentira la crème Weleda.

Une pause.

Elle me dira : *Weisst du, ich kenne dich. Wir kennen uns. Wir haben uns seit immer gekannt. On se connaît depuis toujours.*

Elle me proposera d'aller manger: *Komm, wir gehen essen, ich habe Bier gekauft. Tu as envie d'une bière ?*

On marchera les quelques mètres qui nous séparent de son appartement. Elle vivra seule dans un deux pièces. Dans sa chambre, les murs seront en bois peint en blanc, avec des posters de Janis Joplin, Bob Dylan et Joan Baez. De ces gigantesques posters qu'on ne trouve plus. Elle me demandera si je les aime. *Magst du sie?*

On s'installera dans sa cuisine. Elle, sur le banc, dos contre le mur. Elle alternera les poses. Mains sur les cuisses, dos droit, à me regarder fixement. Puis, coudes en arrière, sur la bordure du banc, poitrine en avant. Poitrine rebondie, sous T-shirt blanc dans jeans.

Tâches de rousseur qui parcourent son visage. Son visage marqué par la force de l'intelligence.

On aura nos deux petits verres remplis à ras bord de cette bière du Denner. Il y aura des glaçons dans le verre, pour rafraichir l'alcool resté trop longtemps dans les rayons du magasin. Elle se roulera une cigarette, qu'elle allumera avec son briquet en métal. Un de ces briquets qu'on peut aller faire remplir au tabac.

En regardant par la fenêtre, elle me parlera de cette femme au regard triste qui promène son clebs tous les jours là devant. *Die Blonde die da vorne mit ihrem Köter rum spaziert sieht so traurig aus, neh? Je suis sûre qu'elle fait un job de merde, est payée comme de la merde, et ne reçoit aucune reconnaissance. Sie raucht und trinkt Red Bull.*

Elle ajoutera : *Ich bin für die Abschaffung des Kapitalismus. Le capitalisme, ce n'est plus possible. Aber dafür nützt den Gorbatschow nichts. Der Typ läuft auch immer hier durch mit seiner Frau. Weisst du wen ich meine? Er hat dieses rote Fleck auf den Kopf.*

Je ferai oui de la tête, sourire au lèvres. Oui, je vois qui est le sosie de Gorbi, grosse tâche rouge sur le crâne, même démarche, même stature. Peut-être que c'est Gorbatchev.

Elle me passera sa cigarette, parce qu'il va de soit qu'on partagera nos cigarettes. *Den Tabak, je l'achète au kilo, au Tabakladen. Unverpackt. Sans emballage. Das neue Öko.*

Elle me demandera : *Tu connais les Scholl? Les Geschwister Scholl?*

Je ne répondrai rien.

Le groupe de la Rose blanche ? elle ajoutera. La résistance en Allemagne. C'est un groupe de résistance dans l'Allemagne nazie. Le groupe de la Rose blanche, les frères et soeurs Scholl c'est eux.

Je ne dirai rien.

Ils ont lutté contre le système en place.

Gegen die Nazis.

Au prix de leur vie.

Elle insistera sur cette dernière phrase.

Elle semblera sortir d'un autre temps.

Un temps a-temporel.

Un temps qui ne serait plus. Un temps révolu.

Ou peut-être...

La messagère d'un temps réactivé.

Elle semblait être la messagère d'un temps qui se répèterait.

Elle semblait être là pour nous avertir que l'Histoire se répète toujours.

L'Histoire se répète toujours.

Il suffit qu'on oublie pour que le cycle se réactive.

Il suffit que les derniers témoins meurent pour que le cycle se relance.

Il suffit..

Il suffit de si peu pour que tout bascule.

Pour que tout soit à refaire.

Boucle éternelle.

J'étais à Seattle en 99. Et toi?

J'étais à Paris en 68. Et toi?

J'étais aux côtés des frères et soeurs Scholl quand la guillotine leur est tombée sur leur cou. Et toi?

J'étais habillée en soldat avec Louise Michel sur les barricades.

Et toi?

Elle tire sur sa cigarette, attend ma réponse, me passe la cigarette.

Et moi.

Et moi.. Et moi, qu'est-ce que j'ai fait. Plutôt que du reproche, une certaine rage dans sa voix.

Je tire sur la cigarette.

Je n'étais pas à Seattle en 99.

Je n'étais pas à Paris, ni aux côtés des résistant.exs allemand.exs et encore moins avec les communard.exs.

Je n'étais pas là.

Quand je trie les déchets, je contrôle la couleur des bouteilles de vin en les tenant au soleil pour ne pas me tromper de benne.

Elle finit le fond de la cannette. *Viens, on va caillasser des banques.*

Elle se lève, sans laisser le moindre doute sur les mots qu'elle vient de prononcer. *Essen können wir später.*

Je me lève, je la suis. On mangera plus tard.

Nous allons caillasser des banques.

Des gants. Elle me tend des gants noirs.

Nimm doch deine Atemschutzmaske. Les caméras...

Je prends mon masque chirurgical, le noir, pas le bleu.

On sort. La nuit tombe. Une nuit de printemps.

Elle extrait la bicyclette rouge de l'amas qui s'est formé dans le passage, met la dynamo.

Elle monte sur le vélo, dépose son sac en cuir dans le panier accroché au guidon.

T'as quoi dans le sac?

Viens sur le porte-bagage.

Je m'assieds sur le porte-bagage, jambes des deux côtés, mains solidement arrimées à ses hanches. Le vélo, il semble avoir tout vécu, il me fait mal aux fesses.

Tout est logique.

Il est logique que je la suive. Cela va de soit. Tout va de soit. On va caillasser des banques. Je vais caillasser des banques avec cette inconnue.

Je ne connais pas son nom.

Comment tu t'appelles?

Elle ne répond pas.

On va chercher des pierres au bord de la rivière, elle dit.

On roule.

La rue est déserte. Il est tard. Sur le porte-bagage, je me laisse porter par la brise créée par le mouvement de la bicyclette. Doux grincements des lumières à dynamo.

Regarde, les cerisiers du Japon sont en fleur. La lumière jaune des lampadaires fait ressortir les taches roses sur la lignée d'arbres.

On s'arrête, le vélo au sol.

L'éveil du printemps.

Stravinsky ? je demande.

Le Sacre du printemps.

Récits-reliefs | Thesis - Extraits (2022)

Cela fait maintenant plus d'un mois que je vis jour et nuit avec ce présent texte. Si je ne suis pas en train de le modifier, alors il est dans ma tête à poursuivre son écriture. Les passages viennent par eux-mêmes, les idées accumulées depuis tant de temps s'articulent tout doucement, les livres me reviennent, les exemples ou les propos de ceux qui me sont chers aussi. Ce texte, petit-à-petit, en est presque devenu une extension de mon corps, de mes passions, de mes peurs et espoirs. Une extension presque symbiotique. Il se nourrit des lettres que je lui donne, je me nourris de son existence, des mots qu'il fait surgir.

Oui, il sera ici question de symbioses, d'êtres qui se mélangent, se complètent et vivent en interdépendance.

Il sera question de récits qui changent les imaginaires, qui changent les sociétés et les mondes dans lesquels nous vivons.

Il sera question de désolation et de destruction, de désir et de trouble, de chair et d'humus.



[Introduction]

« Nous tissons des liens, nous connaissons, nous pensons, nous formons des mondes et nous racontons des histoires grâce à (et avec) d'autres histoires, d'autres mondes, d'autres connaissances, d'autres pensées, d'autres aspirations. »

Donna Haraway, *Vivre avec le trouble*, 2020 : 188

Plus de 25 ans ont passé entre le moment où l'on m'a donné mon premier livre et aujourd'hui – « *Vivre avec le trouble* » de la philosophe Donna Haraway posé sur ma table de chevet. Plus de 25 ans de lectures, de relations avec des livres, de livres qui m'ont accompagné, aidé, m'ont permis d'avancer, de penser le monde, de me penser dans le monde, m'ont permis d'évoluer, de m'accepter, de m'échapper, 25 ans de livres qui m'ont tenu compagnie, fidèlement, parfois avec peine, parfois comme une ancre jetée en pleine tempête, et le plus souvent pour me guider dans tous ces moments qui forment une portion de vie. Certains m'ont marqué, d'autres non. Certains m'ont guidé, d'autres m'ont révolté. Certains m'ont guidé, puis révolté, tandis que l'inverse se vérifie tout autant. Certains racontaient des histoires dans lesquels se perdre (allant jusqu'à vouloir en perdre l'esprit), d'autres des histoires vraies, ou non-fictionnelles, d'autre encore, des récits de vie qui changent la vie, des livres autofictionnels qui nous permettent de se sentir moins seul-exs. Se lancer dans des études en écriture littéraire, c'était savoir qu'au bout de l'effort, on essaierait d'écrire un livre, ou une chose qui y ressemble. Et les livres permettent des choses. À cet égard, j'aime le regard que porte le sociologue français Didier Eribon lorsqu'il parle de son rapport à « *L'histoire de la folie* » de Michel Foucault et à « *La distinction* » de Pierre Bourdieu, deux livres qui le marqueront par leurs récits d'expériences partagées et par lesquels il « [pouvait] lutter contre la colonisation de l'esprit par les forces de l'assujettissement auxquelles [il était] soumis et auxquelles [il se soumettait] ». Deux livres qui « explorent la profondeur de l'histoire et celle du social et, par là même, transforment la perception de soi et du monde. En offrant de nouvelles manières de se penser, ils conduisent à entreprendre de se changer soi-même et de travailler à changer le monde social autour de soi. » (Eribon, 2013 :100-101).

Le livre comme objet de l'émancipation, comme bouée de sauvetage en pleine noyade qui nous extirpe des eaux ténébreuses et destructrices de la société pour nous permettre de flotter et d'échapper (un peu, espérons-le) au jugement social, à « la société du verdict » (pour reprendre le titre d'un autre livre d'Eribon). Les livres sont des puissants vecteurs de récits et ont cette capacité de proposer d'autres manières d'aborder le monde dans lequel nous vivons. Tomber sur ces « artefacts », c'est découvrir que l'on n'est pas seul, que les expériences vécues sont partagées. Et, surtout, que des voies de sortie sont possibles.

Au-delà de l'objet « livre », c'est surtout son contenu et sa capacité à transmettre de nouveaux récits qui va m'intéresser ici. Des récits à mettre en concurrence face aux récits dominants et qui soient en phase avec les bouleversements que nous traversons. C'est autour de la question de la puissance des histoires que l'on se raconte et qui deviennent majoritaires (ou, par leurs multiplicités, qui effacent même la possibilité de discours majoritaire) que je veux réfléchir dans le cadre de cette thèse, car elles sont au

centre de ma pratique d'écriture. Écrire pour façonner des manières de vivre ensemble plus en phase avec les réalités que nous sommes amené·e·s à affronter, que nous affrontons aujourd'hui, que nous devons déjà affronter hier. Écrire pour rendre compte de choses qui me touchent, écrire pour partager, sensibiliser. Écrire pour faire communauté. Mais surtout, écrire en réponse à la question que se pose la philosophe Isabelle Stengers. « **Que peut-on fabriquer aujourd'hui qui puisse être éventuellement ressource pour ceux et celles qui viennent ?** » (Stengers, 2019 : 43).

Pour entreprendre cette réflexion, je vais m'appuyer sur des lectures et rencontres faites ces dernières années, et porterai une attention particulière à la pensée fabuleuse de la philosophe du vivant Donna Haraway, qui nous incombe de « vivre avec le trouble ». Sa pensée foisonnante, grouillante, palpitante remue les idées et représente un pas supplémentaire sur les questions écologiques et queer. Elle m'a accompagné tout au long de ces trois années d'étude et m'a permis d'aller plus loin, de complexifier mes questionnements et de trouver là une alliée riche en humus. Elle dépose, en effet, une couche de terreau fertile pour avancer dans les réflexions qui me préoccupent en nous rendant attentif·vex au fait que tout compte, qu'il faut changer de paradigme et rentrer dans un univers multispécifique, où toutes les espèces, toutes les bestioles, humaines ou non-humaines, sont entremêlées dans ce monde qu'elle appelle Terra. Il faut qu'on trouve des moyens de continuer à vivre sur une planète laissée petit-à-petit en ruine. C'est en s'attaquant à tous les mythes fondateurs de nos sociétés post-industrielles (l'individualisme, le catastrophisme, l'apocalypse, la famille hétéropatriarcale, etc, etc, etc) et en les remplaçant par d'autres histoires qu'Haraway nous offre des ressources pour penser autrement et tenter de se libérer de carcans solidement ancrés. Par l'invention de nouveaux concepts, termes, mots, par l'invention de nouvelles histoires et la ré-invention d'histoires déjà connues (« Certes, je détourne les histoires, je leur donne d'autres significations. Mais c'est précisément ce que les Grecs ne cessèrent de faire ». Haraway, 2020 : 106), par le récit d'histoires qui mélangent les espèces, qui trouvent des alliances salvatrices desquelles on peut apprendre, elle nous donne des bases pour avancer malgré les histoires qui nous ont construites. On plonge dans un nouvel espace-temps qu'elle nomme Chthulucène tiré du tas de compost formé par l'anthropocène et le capitalocène réduits en lambeau – le mot Chthulucène mélangeant les termes kthonios, les forces des profondeurs terrestres en grec et Pimoi cthulhu, du nom de cette petite araignée californienne découverte dans les années 90 (Zitouni, 2019 : 92). Sa manière de penser crée du relief et s'oppose frontalement aux tentatives successives de lissage de nos liens avec le vivant procédées par les tenants d'un capitalisme vert – sorte de tentative de récupération opportuniste où les problèmes générés par ce mode de pensée pourraient être résolus par ce même mode de pensée, ou comme le dit Timothy Morton avec beaucoup d'ironie, on nous propose d'augmenter l'efficacité du monde actuel, « notre monde court à sa perte et on veut le rendre plus destructif ? ». Les tenants de ce capitalisme opportuniste¹, d'un conservatisme

¹ Capitalisme compris tant comme système économique que comme rapport social de domination et valeur sociale

hygiéniste, du néolibéralisme² mortifère nous ont toujours présenté une nature lisse, sa partie sauvage à mettre sous cloche quelque part loin, sa partie plus visible à tondre en gazon anglais pour faire propre. L'arbre entouré de béton, les insectes pulvérisés à l'agent orange, les loups dans les parcs à thème. La Nature serait contrôlable, les solutions à nos problèmes réglables par la tech, nucléaire ou géo-ingénierie, au choix. Contre ces visions simplistes, les histoires rapportées et contées par Haraway font du bien. Dans le Chthulucène, les histoires comptent : « Quelles pensées pensent des pensées ? Quelles connaissances connaissent des connaissances ? Quels liens lient des liens ? Quels mondes forment d'autres monde ? Quelles histoires racontent des histoires ? Tout cela compte » (Haraway, 2020 : 66). Là sera le cœur de la réflexion que je mènerai ici.

Cette thèse se partagera en quatre gestes d'écritures, comme un essai pour créer de l'ordre dans mon rapport à ces questions-là. L'écologie politique et la nécessité maintes fois rappelée de proposer d'autres récits de notre rapport au vivant sera au centre de la première partie. Je commencerai par-là, car ce sont les questions écologiques qui m'ont, les premières, sensibilisées à la force des récits dominants. Pourquoi continuons-nous de vivre dans un système socio-économique sans issue et impuissant pour répondre à l'urgence de nos crises environnementales ? Peut-être parce que nous vivons dans des mythes puissants, qu'il s'agit de démystifier et dont nous pouvons apprendre. Ça sera la quête de la deuxième partie. Le rapport à l'intime, la construction de soi par les récits fictionnels et non-fictionnels seront discutés dans un troisième temps ; faire communauté par la littérature, toucher les êtres au plus profond de leur chair. Dans un quatrième mouvement, je reviendrai sur mon rapport à l'écriture et les héritages à transmettre.

Ce projet prendra la forme d'un essai, qui ne vise pas à respecter les règles de l'écriture scientifique, mais qui cherchera, bien plus, à mettre un peu d'ordre dans la dispersion que je ressens face à la nécessité d'écrire. Ce projet partira souvent des expériences que j'ai faites et qui ne sont nullement universalisables. Peut-être que cela parlera aux lectrices, peut-être pourront-ils s'identifier à ces expériences. A cet égard et avant d'aller de l'avant, il m'est nécessaire de préciser d'où je parle. Je suis né en Suisse dans un petit village campagnard, je suis une personne blanche, homme cis-genre, queer (homo), ne vivant pas dans la précarité économique. Protestant d'éducation (églises libres très dogmatiques), agnostique (athée ?) aujourd'hui, ayant suivi une double formation universitaire (Science Politique, Ecriture littéraire). J'habite une ville de taille moyenne (Berne). Bien que cette labellisation puisse paraître étrange et très simpliste, elle me semble utile afin de de situer mes mots.

Peut-être que la lectrice connaîtra une partie des histoires que je relayerai ici, aura déjà réfléchi aux questions posées, mais, face à la peur d'être redondant, je reprendrai les mots de Benedikte Zitouni parlant des méthodes déployées par Haraway : « Haraway reprend les récits de [chercheuses], universitaires, artistes ..., qu'elle cite nommément et les raconte à sa façon. Il n'y a pas là de redondance. Une histoire n'est

² Néolibéralisme compris comme une idéologie qui veut que l'Etat se mette au service de l'économie de marché, avec, comme visée, la facilitation de l'accumulation de capital ; la raison économique est imposée à toute la société par les pouvoirs de l'Etat ; pour reprendre l'analyse faite par Pierre Bourdieu. Source : <https://www.contretemps.eu/foucault-bourdieu/>, visité le 14 février 2022

pas un fait qui, une fois établi, ne demanderait plus qu'à être constaté plutôt qu'à être évoqué, déployé et conté à nouveau. Au contraire, nous sommes à l'ère des histoires terriennes. **Le Chthulucène demande à ce que les récits de réhabilitation soient racontés et re-racontés. Il demande à ce que les expériences minoritaires soient continuellement transmises et rejouées.** » (Zitouni, 2019 : 103).



[...]

D'autres mondes sont possibles

Par son propos, Donna Haraway ouvre des portes vers d'autres mondes. Après tout, notre système économico-social n'est pas immuable. Les choses peuvent changer, même radicalement. Les choses auraient pu être différentes. Que ce serait-il passé si la Commune de Paris au 19^{ème} siècle avait résisté au point de s'établir comme système politique inédit et ayant la puissance de faire tache d'huile, de montrer la voie pour d'autres cités ? Où en serions-nous aujourd'hui ? Que ce serait-il passé si les révoltes de Mai 68 s'étaient prolongées ? Ces scénarios fictifs qui sont au centre d'une pratique d'écriture, l'uchronie, permettent de se rendre compte de la fragilité des trajectoires prises par nos sociétés. Ils donnent aussi de l'espoir, car cette fragilité montre qu'il est possible de passer à autre chose. Un moment clé pour la lutte écologiste et altermondialiste a certainement été les manifestations de Seattle en 1999 contre l'Organisation mondiale du commerce (OMC). La philosophe Isabelle Stengers raconte :

« Le cri "Un autre monde est possible" a signifié la fin d'un ensemble d'évidences hégémoniques qui avaient réussi à envoûter les esprits. Pour moi, c'est comme si quelque chose s'était mis en route qui repeuplait l'imagination parce que le monde, ici, n'était plus seulement humain. Un autre monde possible, c'est aussi d'autres rapports possibles avec d'autres être qui participent à nos milieux, c'est la nécessité d'hybrider les histoires de luttes sociales et les histoires de luttes contre la dévastation écologique. »

Isabelle Stengers, 2019 : 16-17

Nos esprits envoûtés par les douces comptines capitalistes, par « ces voix, doctes, enthousiastes ou résignées, qui nous disaient que « l'on n'arrête pas les horloges », que la « libéralisation » du monde est inscrite dans l'histoire aussi inévitablement que la gravitation dans la nature » (Pignarre, Stengers, 2007 : 9-10). Voilà que ces voix se trouvaient bouleversées par un mouvement social et écologique détonnant. Et les brèches ouvertes ont laissé filés des récits du vivre-ensemble, du vivre-avec, porteurs d'espoir. Les mouvements écoféministes ne sont pas innocents dans cette affaire et je dois remercier toutes ces penseuses qui m'ont enrichi et fortifié à de nombreux égards. Car les oppressions faites aux personnes sociabilisées comme femmes et la destruction du vivant participent d'une même logique : celle d'une emprise totale, d'une toute-puissance contrôlant tout, celle d'une glorification de la domination portée par les normes patriarcales et capitalistes. Là contre, nombres de personnes sociabilisées comme femmes se sont mobilisées, conscientes des mécanismes en cours. Je pense à Françoise d'Eaubonne et ses écrits lapidaires contre les hommes dans les années 70 (« [...] nous disons : voulez-vous vivre ou mourir ? Si vous refusez la mort planétaire, il faut accepter la revanche des femmes [...] » Goldblum, 2019 : 100). Je pense à ces luttes menées par des personnes sociabilisées comme femme à partir des années 80 à Greenham Common, qui se sont érigées pacifiquement contre l'installation de missiles nucléaires et tiendront leurs positions durant près de 20 ans. Je pense aux personnes sociabilisées comme femmes qui entourèrent à plusieurs reprises le Pentagone dans les années 80 pour dénoncer la politique américaine mortifère et destructrice (Zitouni, *Contre la destruction de la planète*, 2019). Par rapport à ces mouvements, Isabelle Stengers dira que « ce sont des luttes activistes où les [personnes sociabilisées comme

femmes] ont inventé des modes d'action qui refusent le ravage des milieux, qui font passer la joie et l'invention dans des luttes contre ce qui menace la vie sur Terre. Elles auraient déjà pu dire « nous sommes la nature qui se défend ». (Stengers, Résister au désastre, 2019 : 67)

« Nous sommes la nature qui se défend », voilà ce que scandaient les zadistes du Mormont à la suite des zadistes de Notre-Dame-des-Landes. *ZAD pour Zone A Défendre*. Contre quoi ? Contre la destruction du vivant, contre la bétonisation des refuges qui nous restent de l'Holocène. A Notre-Dame-des-Landes ça a commencé en 2008, suite à un appel lancé par des « habitants qui résistent » à l'aéroport prévu depuis des dizaines d'années dans ce bocage en périphérie de Nantes (Lindgaard, 2018 : 23). Depuis lors, un véritable monde s'est construit autour de cette occupation, en soutien aux paysan.n-exs de la région et aux bestioles diverses grouillant dans ces biotopes. Les formes de vie qui ont pris là corps bousculent l'Etat français dans son être profond. Les structures de domination et de pouvoir y sont fondamentalement différentes, les échanges marchands radicalement en opposition avec ce que nous offre l'économie capitaliste du libre-marché, les solidarités sont multiples et au fondement de la construction de ce lieu. Ce modèle autre représente, à de nombreux égards, un danger pour l'Etat de droit français, car là émerge d'autres manières de faire qui sont tout à fait viables. « C'est au nom du rappel à la loi et au droit que l'Etat n'a cessé de vouloir expulser les zadistes. Ils doivent rentrer dans l'Etat de droit, martèlent les responsables politiques » (Lindgaard, 2018 : 24-25). Le paradoxe que fait remarquer la journaliste Jade Lindgaard dans toute cette affaire, c'est qu'en affirmant cela, les autorités politiques admettent que l'Etat de droit est destructeur et ne peut être actuellement en mesure de faire face aux catastrophes environnementales dans lesquelles nous sommes pris-exs. Ce qui est légal : construire un aéroport dévastant toute une zone marécageuse. Ce qui est illégal : former des collectivités à même de créer des systèmes plus résilients, plus doux en tous points. Même après l'abandon du projet par le gouvernement Macron (vraisemblablement conscient de l'ineptie de ce projet), les autorités se sont fait un devoir de forcer les zadistes à régulariser leur situation (droit de propriété privée, etc.), sous peine d'expulsion. Tout ce qui dépasse, tout ce qui créé du relief, tout ce qui pourrait faire tache d'huile, il faut l'éliminer.

Trop tard.

La machine était déjà lancée. L'imaginaire des personnes prêtes à explorer d'autres manières de vivre s'était déjà imprégné de cette histoire, des luttes héroïques contre les robocops envoyés par l'Etat, de la beauté des lieux, de cette résistance. En écho aux « Tritons créte.e.s contre béton armé » de Notre-Dame-des-Landes, les « Orchidées contre béton armé » du Mormont. Cette fois-ci, l'histoire se joue en Suisse Romande, sur une colline située entre Lausanne et Yverdon ; la colline du Mormont. Cette colline est bien connue dans la région. On peut en observer sa disparition jour après jour, mangée par les pelleteuses et les explosifs du cimentier Holcim. Cette colline, reconnue par les autorités fédérales comme un site à protéger, entre autres, pour ses orchidées rares, se voit rongée par les besoins illimités en béton de notre société de croissance. Luttant contre ces mécanismes-là, un groupe de militant-exs décidera donc d'investir la maison située à l'orée de la carrière pour empêcher que le désastre se poursuive. Commençait là une résistance de plusieurs mois durant l'hiver 2020-2021. Commençait

l'expérience de la ZAD du Mormont et la construction d'un microcosme sur le modèle de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes. C'était l'ajout d'une histoire supplémentaire dans l'imaginaire des personnes qui veulent un autre monde. Iels auront été proactifs-veux sur la scène médiatique, créeront leurs propres canaux de communication, une radio à suivre en live, des manifestations, des actions spectaculaires. Tout ça en maîtrisant savoureusement la symbolique (qui n'est pas qu'une symbolique) du géant destructeur (la multinationale Holcim est l'entreprise qui émet le plus de CO2 en Suisse, sans parler de ses activités dévastatrices à travers le monde) contre ceux qui défendent le vivant. Quel monde voulons-nous laisser à ceux qui viendront ? Dans quel monde voulons-nous vivre aujourd'hui, maintenant ? Isabelle Stengers nous rappelle qu'il n'est pas trop tard, comme le professent certain·exs. « Ce qui nous attend n'est pas un big flash, comme peut l'être une déflagration atomique, une fin du monde brutale et instantanée, un rideau qui tomberait, ignorant les possibles qui poussent un peu partout. Non, quoi qu'il arrive, cela va se déglisser pendant des siècles, et ça ne va pas être drôle. Mais c'est avec cela qu'il faut penser par le milieu. « Que peut-on fabriquer aujourd'hui qui puisse être éventuellement ressource pour ceux qui viennent ? » (Stengers, 2019 : 43). Ces deux ZAD font parties d'une multitude de lieux qui émergent un peu partout. On en découvre d'autres dans le livre de John Jordan et Isabelle Fremaux (« Les sentiers de l'Utopie »), dans lequel on part, à travers l'Europe, sur les traces de différentes expériences en rupture avec les modes de fonctionnement capitalistes. Me reviennent en tête leur visite d'une école anarchiste en Espagne (qui tente de se défaire des rapports de pouvoir entre élèves et professeurs), d'une usine pharmaceutique autogérée en Serbie (qui a dû arrêter ses activités entre-temps), de Marinaleda, un village producteur de poivron en Espagne qui a décidé de vivre en autogestion depuis maintenant 40 ans, ou encore de Longo Maï, cette coopérative fermière qui a essaimé dans toute l'Europe. C'est après cette lecture attentive que je suis allé quelques semaines dans la ferme du Montois de Longo Maï dans le Jura suisse avec la volonté d'en apprendre plus sur ce qui, pour moi, avait tout d'un lieu qui devait devenir modèle pour survivre aux temps qui nous attendent. A bien des égards, j'ai été fasciné par leur mode de fonctionnement et leurs combats multiples, que ce soit sur la question des semences, de l'accueil des réfugié·exs, de la gestion de l'argent, du fonctionnement collectif (chacun·ex est responsable de faire ce qu'il veut faire pour le collectif, sans que personne ne lui incombe de travailler). Plus loin de chez nous, je pense également aux sociétés zapatistes (Chiapas mexicain) et du Rojava (Kurdistan syrien), deux collectivités qui ont décidé d'explorer des modes de fonctionnement autonomes et révolutionnaires et dont on aurait tout avantage à s'inspirer³.

Sciences (et) fictions

D'autres mondes sont possibles. Parfois, ils émergent de l'écriture. Vinciane Despret explique qu'écrire lui procure un sentiment de bonheur « parce que ça me permet de fabriquer des morceaux de mondes qui sont habitables, viables. » (Despret, 2021 : 106). La philosophe s'est faite spécialiste de l'hybridation des styles d'écriture, mélangeant fiction, anticipation, spéculation et faits scientifiques « en les distinguant très peu, en donnant des indices très légers pour dire : ça, ça a vraiment été trouvé par les scientifiques et ça je l'ai inventé. » (Despret, 2021 : 80). Je me rappelle une discussion

³ On retrouve, dans ce dernier exemple, l'influence du penseur anarchiste américain Murray Bookchin qui développera tout un modèle de municipalisme libertaire visionnaire. Source : <https://www.monde-diplomatique.fr/2016/07/FERNANDEZ/55910>, lu pour la dernière fois le 18 février 2022.

sur l'un de ses livres avec mes adelphe⁴. On parlait de ce passage où elle raconte les expériences faites par les thérolinguistes, qui découvrent des écritures faites par des fourmis sur des graines d'acacia et tentent de les comprendre. Vient lentement l'interrogation de la véracité de ces propos. Ce métier existe-il ? Existe-il des personnes qui essaient de décrypter les écritures laissées par les bestioles non-humaines ? Vinciane Despret ne jouerait-elle pas avec nos imaginaires pour élargir les possibles ? Après quelques recherches infructueuses sur le net, on s'est rendu à l'évidence qu'elle nous avait bien eu. Elle reprenait, en effet, les histoires contées par l'autrice de science-fiction Ursula Le Guin dans « The Author of Acacia Seed ». Cette hybridation lui permet d'ajouter de l'extraordinaire et par là-même, de rendre « sensible la part extrêmement extraordinaire de ce qui est déjà » (Despret, 2021 : 83). Haraway reprend également à son compte cette histoire SF de Le Guin pour révéler les histoires incroyables qui existent aujourd'hui déjà entre graines d'acacia et fourmis, qui forment des alliances pour se renforcer mutuellement. Elle nous parle de ces relations très intimes qu'ont les deux espèces, comme dans le cas des « jardin du diable », ces jardins d'acacias « cultivés » par les fourmis. Ces dernières tuent toutes les autres plantes pour ne laisser de la place qu'à leur favorite dont elles tirent un bénéfice (Haraway, 2020 : 269). Les frictions entre fiction et non-fiction sont grandes. La science-fiction permet d'ouvrir des possibilités et c'est ce qu'explore Haraway dans la dernière partie de son livre « Vivre avec le trouble », avec ses histoires de Camille, situées dans un temps proche, un temps de dévastation. Ce sont les histoires des Communautés du compost qui décident de former des symbioses, renforcées de génération en génération, avec d'autres espèces menacées de disparition. Ce sont des histoires de soins, de reconstruction multiespèces, de sympoïèse et de mélanges de gènes.

Pour Stengers, « (...) la science-fiction est un espace d'expérience pour penser l'exploration des possibles dont nous sommes capables ». Déjà à partir des années 1970, « les autrices de science-fiction et les mouvements féministes se sont entre-nourris. La science-fiction a fait partie de l'écologie imaginative du féminisme, dans le sens où elle a mis en œuvre des possibles qui font sentir et pas seulement rêver – pas seulement s'évader dans un imaginaire impuissant. » (Stengers, 2019 : 68).

Les récits, qu'ils soient fictionnels ou non-fictionnels, s'écrivent, se multiplient et rajoutent des couches d'épaisseur dans ce temps que Donna Haraway nomme Chthulucène. Les histoires se propagent, font des enfants, et écrivent d'autres histoires. Les refuges se forment et essaient partout. Autant de lieux qui nous permettront d'apprendre à « vivre sur les ruines du capitalisme » comme nous l'enjoint l'anthropologue Anna Tsing à l'exemple des histoires qui entourent le champignon Matsutake.

⁴ Adelphe, pour frères et sœurs. Permet d'inclure les deux, comme nous l'offre la langue allemande avec *Geschwister*. Merci à Myriam pour cette belle suggestion.



[...]

[Les histoires inscrites dans la chair]

« *Ainsi staying with the trouble est pour moi une formule qui affirme cette évidence : nous héritons de tellement d'histoires que nous avons à apprendre à vivre avec, nous sommes façonnés par elles* ».

Donna Haraway, *Le rire de la méduse*, 2019 : 73

Quelles sont les histoires dont nous héritons et qui nous façonnent ? Y répondre demande un certain travail d'introspection. Pas sûr qu'on veuille admettre que certaines histoires nous aient accompagné-exs par honte, rejet ou refus du lieu (spatial, temporel, contextuel) d'où l'on vient. Et vient la question : est-il possible de se débarrasser de ces histoires ou de faire une contre-façon (non pas une contrefaçon), une construction autre sur les ruines des anciennes histoires ?

Une tentative de liste des histoires qui m'ont accompagné : une histoire de la méritocratie, une histoire des valeurs capitalistes, une histoire de l'évangélisme, de la bonté chrétienne et des règles à respecter, une histoire hétéropatriarcale où la seule perspective d'avenir se construit autour d'un couple hétérosexuel, avec des enfants et une répartition genrée des rôles au sein du foyer familial, une histoire de la domination masculine, une histoire d'une Suisse riche, prospère et arrogante, une histoire d'une nature à préserver et à admirer aussi.

Par-dessus : des histoires éco-socialistes, écoféministes, queers, solidaires, homos, anticapitalistes, antiracistes.

Ces histoires s'enchevêtrent parfois, parfois elles se superposent, très rarement elles disparaissent. « *Nous héritons de tellement d'histoires que nous avons à apprendre à vivre avec* ». Ces histoires sont comme inscrites dans la chair. Les tatouages quand on les efface, on en voit encore l'ombre. Ça ne part pas. Apprendre à vivre avec, c'est apprendre à prendre de la distance, à comprendre le fonctionnement des histoires sur les êtres et accepter que tout ne sera pas parfait. C'est apprendre à être clément et doux avec le soi qui s'est construit avec ces histoires. Comment ne pas vouloir se détester quand la cosmogonie dans laquelle on grandit refuse, dans ses normes et les principes qui la régissent, la possibilité aux êtres a-normaux⁵ d'exister ? Ces histoires inscrites dans la chair, c'est ressentir cette grande douleur dans le ventre quand on se rend compte qu'on ne respectera pas ces récits. Ces histoires inscrites dans la chair, c'est contrôler tous ses faits et gestes pour ne pas attirer l'attention. Ces histoires inscrites dans la chair, c'est se rappeler en permanence d'où l'on vient et les différences qui nous ont construites. Ces histoires inscrites dans la chair, c'est se maudire et la tentation de vouloir disparaître.

Ici, les récits et les histoires forment des normes, des normes sociales. Et quiconque enfreint les normes sociales communément admises et qui structurent nos sociétés, risque la marginalisation.

⁵ A-normal : compris comme ne rentrant pas dans les normes. D'autres utilisent « déviants » ou « anormal »

J'aime beaucoup la manière dont Edouard Louis parle de son rapport à son « a-normalité ». Deux aspects vont le confronter à cette expérience de non-respect de la norme. Premièrement, son homosexualité qu'il n'a cessée, jeune, de cacher et de réprimer. Cela passera par un travail permanent, sans relâche (les faits et gestes sont scrutés dans l'espace social), sur sa voix – il ne fallait surtout pas qu'elle paraisse trop féminine, sous peine d'être suspecté d'homosexualité – et sur sa gestuelle – des mouvements vu comme trop féminins auraient là aussi pu dévoiler quelque chose, soulevé la suspicion de son entourage, de ses camarades. Deuxièmement, il sera confronté à son statut de transfuge de classe, un statut qu'il partage avec d'autres écrivain.e.s – Annie Ernaux et Didier Eribon – qui lui sont proches. Là aussi, le corps doit s'adapter, les manières de parler doivent se lisser, laisser en province les parler régionaux qui trahiraient l'appartenance sociale d'origine, pour ne pas faire tache dans les décors parisiens. Ces mécanismes, particulièrement ceux consistant à maîtriser sa voix, ses gestes, ses postures, sa présence dans l'espace, je les connais. Fatigue chronique, l'impression d'être épié en permanence. Cela demande un contrôle constant sur son corps pour ne pas qu'il dérive et fasse ce qu'il souhaite faire. Éviter l'exclusion, éviter les violences, les coups, les crachats, les agressions verbales. Edouard Louis nous rend attentif·vex à certains processus qui nous prennent au piège, en tant que transfuge de classe ou de « déviant » : « On peut avoir l'impression que le transfuge de classe, celui qui fuit son milieu, celui qui veut se réinventer, c'est quelqu'un qui a toujours été épris de liberté, qui a voulu autre chose, etc. Au contraire, cette trajectoire, un moment donné, a été vécue par défaut, que j'ai été jeté, qu'avant de renier mon milieu, c'est mon milieu qui m'a renié. [...] J'aurais tout donné pour ne pas fuir, pour correspondre aux attentes, pour être masculin, pour jouer au foot, pour aimer les filles tout simplement. » La fuite, elle est parfois nécessaire et commence alors une longue reconstruction de l'identité ; des processus de « resubjectivation » pour Didier Eribon. Il désigne avec ce terme, « la possibilité de recréer son identité personnelle à partir de l'identité assignée ». Il le voit, je le vois, comme « l'acte de liberté par excellence » (Eribon, 2012 : 16-17). Toute sa réflexion part de l'injure, du « sale pédé », du « sale gouine » qui fait office de marqueur social. « L'injure me fait savoir que je suis quelqu'un qui n'est pas comme les autres, pas dans la norme. Quelqu'un qui est queer : étrange, bizarre, malade...Anormal » (Eribon, 2012 : 25). Fuir ces injures, c'est une question de survie. Alors où aller, sinon les villes, les grandes villes dans lesquelles les lieux de refuge sont multiples, où diversité et relief, cachettes et lieux de retranchements sont indéniablement plus nombreux qu'à la campagne. La grande ville, c'est la possibilité de l'anonymat, au contraire des petites villes et villages où tout le monde se connaît (Eribon, 2012 : 34). En ville, le collectif devient plus facile, ce qui permet, pour Eribon, « à l'individu de se constituer en « sujet » de sa propre histoire, en rompant avec ce que Bourdieu a si justement nommé la « violence symbolique », c'est-à-dire l'acceptation par les dominés de leur domination » (Eribon, 2012 : 95). C'est une idée que relaie également Lecerf Maulpoix, bien qu'il voie la campagne comme offrant la possibilité de fuir certains mécanismes à retrouver dans les villes, dont la reprise par les LGBTQIA+ des modes de fonctionnement hétéros et capitalistes. Quand on vient de la campagne et qu'on a passé sa scolarité dans une petite ville de province, on comprend à quel point ces assertions sont vraies. Se constituer en sujet et (gué)rire de la domination qui nous a tant fait mal, c'est aussi reprendre à notre compte les injures qui nous ont lacéré·exs, reprendre le « Pédé » lancé à tout va, reprendre le « Queer » dégradant et stigmatisant, revendiquer le « Transpédégouine », comme le fait Cy Lecerf

Maulpoix. Eribon met au centre de son analyse la puissance du langage (et du langage des images), par lequel se joue « la définition – et l'imposition – des perceptions du monde et des représentations socialement légitimes » (Eribon, 2012 : 117). Se savoir à la marge représente une chance au moins à un égard : c'est la possibilité de remettre en question ces récits qui nous ont poursuivi, grâce à cette expérience minoritaire. Être confronté à l'injure permet certainement de mieux comprendre les oppressions qui accablent d'autres groupes (les personnes racisées, les femmes, les personnes en situation de handicap, les personnes trans, non-binaires ou vivant des sexualités autres).

Il y a un double mouvement qui m'intéresse ici dans ces exemples que nous venons de voir. Ils sont à la fois les produits (ou plutôt contre-produits) de récits et d'histoires qui font normes ; des réactions à ces histoires dominantes et qui provoquent une recherche d'une autre construction identitaire. Et, dans le même geste, ces exemples font récits, rajoutent des histoires dans un temps trouble dans lequel nous essayons de mieux vivre ensemble. Ces récits de soi permettent un sentiment d'identification et partagent des expériences qui deviennent collectives. Ces récits permettent aux suivant-exs de mieux traverser leurs expériences. Nous ne sommes pas seul-exs. Ces expériences partent d'injustices sociales. **Le privé est politique.** Cette affirmation est puissante. Isabelle Stengers dira à ce propos : « Ce que signifie "le personnel est politique", c'est une mutation : ne pas s'attribuer ce qu'on vit comme une souffrance personnelle, comme une inadéquation personnelle, comme honte personnelle, sentir comment cela a été suscité, comment nos milieux nous rendent malades. Ce ne sont plus des victimes qui se plaignent mais des êtres en transformation qui trouvent des mots pour dire et pour faire passer le caractère politique de ce qui leur est arrivé. Elles sortent d'une situation de dépendance pour trouver des forces dans des situations d'interdépendances. » (Stengers, 2019 : 67) Cela pose indéniablement la question des désirs. Quels sont les désirs qui sont acceptés ? NOS DESIRS FONT DESORDRES, nous apprennent à crier certains courants féministes. Quelles sont les fictions juridiques qui régissent nos corps et nos passions ? Elles sont malléables et changent avec le temps. Nous le vivons actuellement en Europe de l'Ouest avec la définition du mariage qui, il y a quelques années, était encore verrouillée, impénétrable. Aujourd'hui, il est majoritairement admis que cette notion qui réservait aux seuls couples hétéro le droit d'une union complète (le pacs n'en était qu'une pâle copie) est obsolète et qu'il est légitime que des couples s'identifiant au même genre aient accès à ce droit-là (le corps électoral Suisse a accepté cette nouvelle définition par plus de 64% en 2021).

Ce qu'il est toutefois intéressant de noter à mon avis et auquel il faut être attentif, c'est que c'est toujours l'histoire dominante qui gagne, qui est « wünschenswert » pour la majorité. C'est clair dans le cas du mariage : la norme hétéro est étendue. Ce n'est pas le contraire qui se produit. Ce ne sont pas les pratiques de parentalité queers qui sont étendues et prises comme modèles. Il y a, bien souvent, ce besoin de respecter la norme – même avec des profils a-normaux –, poursuivre ce rêve qui a émergé des histoires dans lesquelles on a baigné. A cet égard, Didier Eribon, reprenant des thèses formulées par Judith Butler, parle d'une mélancolie spécifique à certain.e gays et lesbiennes ; mélancolie nourrie par le deuil d'une vie hétérosexuelle impossible (Eribon, 2012 : 58). Mais cette question de ce qui est « wünschenswert » dépasse la question homo, elle s'étend bien au-delà. Ce qui est vu comme « wünschenswert », c'est que les

femmes deviennent PDG de grandes multinationales, moins, que les pères deviennent père au foyer. Il y a toujours une histoire qui est plus désirable et souvent elle correspond au récit dominant. Atteindre à tout prix cette position qui est érigée en modèle absolu. Il est pourtant important que ces luttes de domination soient menées sur les deux fronts et qu'on n'oublie pas que les récits dominants s'adaptent, se renforcent (un peu à l'image du capitalisme qui survit aux crises en les absorbant et en ressortant encore plus puissant).

Alors quand on tombe sur d'autres histoires et quelqu'un.e qui nous crie à la figure « Make kin, not Babies », « Faites des parents, pas des enfants », qu'on se laisse convaincre et appâter par de si beaux slogans, les perspectives changent. « Faire en sorte que des mots comme « parentèle », « parenté », « parent » ou « proche » fassent référence à quelque chose d'autres/de plus qu'à des entités réunies par des liens d'ascendance ou de descendance, par des liens généalogiques, tel est mon objectif ! » nous dit Donna Haraway (2019 : 227). Ses réflexions s'inscrivent dans une philosophie du multiple particulièrement rafraichissantes. Elle en appelle à des modèles familiaux où les enfants seraient rares et particulièrement chéris par de nombreux parents. Sa proposition est comme une contribution pour un éclatement des modèles familiaux traditionnels, pour que les modes queers de faire famille deviennent désirables, « wünschenswert ». Ces discours permettent d'imaginer des constructions identitaires et collectives qui sachent accueillir ces histoires qui sont inscrites dans la chair ; par de nouvelles fictions « ancrer les luttes, et rendre visible un monde où les sexualités et la fluidité des genres exprimeraient une puissance de vie qui ne serait pas uniquement associée à la reproduction biologique (Lecerf Maulpoix, 2021 : 155).

